

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES
Saison 2013-2014 – Regards sur le monde

BENDA BILILI ! de Renaud Barret et Florent de La Tullaye

France, 2010. Scénario et images: Renaud Barret et Florent de La Tullaye. Montage : Jean-Christophe Hym. Musique : Staff Benda Bilili. Interprètes :Léon Likabu (Ricky), Roger Landu (Roger) et le groupe Staff Benda Bilili. Durée : 1 h 25

Le film vu par Georges Blanc

Ricky, guitariste et chanteur dans la cinquantaine, n'a qu'un rêve, faire de Staff Benda Bilili le meilleur orchestre du Congo Kinshasa. Roger, enfant des rues, désire plus que tout rejoindre ces stars du ghetto qui écument la ville sur des fauteuils roulants et des béquilles. Ensemble, il leur faut déjouer les pièges de la rue, rester unis, trouver dans la musique la force d'espérer ! Pendant cinq ans, des premières répétitions à leur triomphe dans les festivals du monde entier, *Benda Bilili*, en français « Au-delà des apparences », nous raconte ce rêve devenu réalité.

Il faut remercier les réalisateurs de ce film d'avoir su écouter ces musiciens des rues, tous handicapés moteurs frappés par la polio, d'avoir décelé la qualité de leurs improvisations et de leur sens musical, et d'avoir suivi patiemment, durant cinq ans, leur évolution. C'est une leçon de vie et d'espoir que nous apportent ces estropiés de l'existence et de la misère dans ce portrait musical qui a des airs de *Buena Vista Social Club*.

A la différence près qu'on a ici quelque chose de volontairement brut, mal dégrossi, un enchaînement de scènes qui deviennent presque surnaturelles à force d'avoir été glanées dans le quotidien des déshérités du Congo. En effet les réalisateurs ne cachent pas non plus la réalité infernale à laquelle leurs protégés ont échappé. Par moments, des éclats de l'état de guerre perpétuelle qui règne dans les rues de Kinshasa viennent troubler l'atmosphère euphorique. C'est quand même celle-ci qui finit par l'emporter, pour notre plus grand plaisir.

Commentaire de Marine Quinchon

En 2004, Renaud Barret et Florent de La Tullaye, fatigués de leurs emplois respectifs, partaient pour Kinshasa avec un projet de documentaire sur les musiques urbaines de la capitale congolaise. Le documentaire (*La Danse de Jupiter*) vit le jour et fut diffusé à la télévision mais, surtout, les deux apprentis réalisateurs firent la rencontre d'un groupe hors-normes : le Staff Benda Bilili ! Juchés sur des tricycles de bric et de broc, qu'ils pédalent à la main, les membres du groupe sont presque tous paralysés, victimes de la polio, et survivent de l'économie parallèle. Plusieurs vivent sur des cartons, les autres dans un centre d'accueil pour les malades et leurs familles. Grâce à la musique, ils sont devenus les parrains du quartier et surveillent les plus jeunes, qui recourent à la mendicité pour nourrir leurs familles. Surtout, leur énergie communicative redonne espoir à tous les nécessiteux : les shégés.

C'est donc une véritable cour des miracles que l'on découvre en plein Kinshasa ! Les deux Français rencontrent Roger. Il a 12 ans, des yeux noirs comme du charbon, le sourire triste. Il vit du satongé, un instrument qu'il a lui-même conçu avec un morceau de bois, une boîte de conserve et un fil de fer. Roger parvient à en tirer des sons sidérants ! Lorsqu'il avoue aux Français qu'il aimerait trouver un groupe pour travailler sa musique, ils le conduisent aussitôt auprès de Ricky, le doyen du Staff, qui le prend sous son aile. Commence alors, pour l'enfant des rues, l'aventure Benda Bilili. Le film est moins un documentaire sur la musique que sur la

vie des musiciens. Les situations se succèdent, parfois tragiques - ces enfants qui se battent pour un carton -, parfois magiques. Dans le centre d'accueil des malades, le velours de la voix de Ricky, aux accents folks, apporte un peu de sérénité à ses congénères. La musique adoucit les mœurs. Dans ce contexte a priori désespérant, l'émotion jaillit de la moindre situation, chaque scène est une leçon d'humilité. Un an plus tard, naît le projet d'un disque, financé par les réalisateurs du film, qui pourvoient également au couvert. L'enregistrement en studio commence. Il est chaotique. Le troisième jour, le centre prend feu : les familles des musiciens n'ont plus rien, et les sessions d'enregistrement sont annulées.

L'année suivante, le groupe enregistre à nouveau, grâce à un studio ambulant, dans le zoo de Kinshasa, sorte de terrain vague où quelques singes s'ébattent, furieux, dans des cages abandonnées. La vie s'est reconstruite. En 2007, le disque sort, et commence alors la belle aventure de la tournée européenne. Le groupe enflamme les festivals, Roger devient une star. En réalisant leur rêve, les musiciens redonnent espoir à toute leur communauté et nous convainquent que les contes de fées peuvent exister.

in *Annuel du cinéma*

Le regard de Arnaud Robert

Staff Benda Bilili est une des choses les plus emballantes que l'Afrique mélomane ait produite ces dernières années. Une bande de poliomyélitiques aux tricycles rouillés, se débattant dans les rues de la capitale congolaise. Ils ont tout vu. Ricky, né en 1950, a chanté pour ceux qui voulaient oublier Mobutu, puis pour ceux qui voulaient oublier Kabila père, Kabila fils et la cohorte annoncée de ses successeurs. Ricky a même vu Muhammad Ali terrasser Georges Foreman, une nuit de pluie, dans le stade de l'indépendance.

Ils sont une mémoire du bitume perforé. Handicapés dans un Etat qui ne prend guère de temps pour s'occuper des valides. Ils s'occupent d'eux-mêmes, une guitare à la main. Et reçoivent même des enfants sans parents, ces « shégés » dont les artères de Kinshasa débordent. Staff Benda Bilili est une caravane d'éclopés gracieux que découvrent un jour deux amoureux français des musiques urbaines d'Afrique. Cinq ans durant, sans moyen, Renaud Barret et Florent de La Tullaye traquent les infimes victoires et les longues tragédies d'une troupe qui ne s'épuise pas.

Benda Bilili ! est le récit de cette ascension. La masse des images accumulées, la proximité sans complaisance des réalisateurs et de leur sujet, nourrissent un des meilleurs documentaires produits sur la world music. Une seule obsession pour ces artistes : décamper. Ils jouent pour voir l'Europe. Un continent mythifié dont leurs chants en lingala tissent le décor emphatique. Gamin des rues, repéré à 13 ans, Roger a le visage sérieux de celui qui fera tout pour que la terre sur laquelle il est né ne lui colle pas aux pieds. Il invente un instrument, le satongé ; une boîte de conserve suspendue à un fil. On le voit grandir. Et progresser. Devenir peu à peu cette réplique bantoue de Jimi Hendrix.

On voit aussi la mère de Roger qui ne compte plus que sur lui pour extraire la famille de la misère. C'est un film de poids. Sur la musique comme visa dans l'Afrique d'aujourd'hui. C'est un film profondément sonore. Il dévoile la coulisse qui conduit un musicien du Sud à la reconnaissance internationale. A la fin, quand Roger a 19 ans et qu'il gravit la scène de Belfort, on comprend qu'on n'avait rien compris. On croyait à de la musique. C'était, pour Roger, la fin d'une initiation.

Dossier préparé par Georges Blanc